

Auschwitz : une brève en bas de page

LE MONDE | 27.01.2015 à 11h46 • Mis à jour le 27.01.2015 à 17h52 |

Par **Thomas Wieder** (/journaliste/thomas-wieder/) et Amos Reichman



En "une" du "Monde" du 21 avril 1945, le récit de Rémy Roure, rescapé des camps de concentration. |

L'information tient en deux phrases. Deux phrases tassées en pied de page et noyées au milieu de six colonnes de brèves. « *L'agence Tass annonce la libération par l'Armée rouge de quatre mille déportés politiques français, belges et hollandais, détenus par les Allemands dans le camp de concentration d'Oswiecim. Radio Moscou annonce, de son côté, que le gouvernement provisoire de la République polonaise a envoyé aux déportés libérés d'importantes quantités de vivres.* »

Ce 8 février 1945, c'est sous la forme d'une simple brève que *Le Monde* apprend à ses lecteurs la « libération » d'Auschwitz par l'Armée rouge, intervenue une dizaine de jours plus tôt. Ce laconisme n'est pas propre au

quotidien qu'a fondé Hubert Beuve-Méry quelques semaines auparavant. A part quelques lignes ici ou là, notamment dans *Franc-Tireur* et *Fraternité*, deux journaux issus de la Résistance, le silence est général. « *Pas un mot, pas une ligne, même dans la presse communiste* », pourtant bien disposée à relayer les informations diffusées par les Soviétiques, observe le journaliste Didier Epelbaum dans un livre paru en 2005 (*Pas un mot, pas une ligne. Génocides et médias. 1944-1994*, Stock). En France, sur le moment, la libération d'Auschwitz est un « *non-événement médiatique* », note l'historienne Annette Wieviorka. Spécialiste de l'histoire d'Auschwitz, Tal Bruttman souligne qu'« *en janvier, lorsque les Soviétiques arrivent, ils entrent dans un camp presque vide, avec 7 000 rescapés dans un ensemble prévu pour 250 000 personnes. Il n'y a aucune masse qui frappe, mais un vide qui ne donne pas encore place à l'Histoire. Le narratif est absent.* »

Assez vite, toutefois, les choses évoluent. Avec les retours des rescapés, les brèves du début laisse place à des articles plus nourris. L'un des premiers paraît dans *L'Humanité*. Le 15 mars 1945, le quotidien communiste publie le témoignage d'une « *Française délivrée par l'Armée rouge de l'enfer de Birkenau* ». Rencontrée au Caire, cette rescapée raconte « *l'odeur de la chair brûlée dans les narines* », « *les femmes jugées trop faibles ou présentant le moindre signe d'infection [qui] finissaient au four crématoire le soir-même* », « *les hurlements de ces malheureuses attendant la mort* ».

Dans *Le Monde*, le mot « Auschwitz » apparaît pour la première fois à la « une », le 21 avril 1945. Il s'agit d'un récit signé par Rémy Roure, ancien collègue d'Hubert Beuve-Méry au *Temps* avant la guerre, arrêté par la Gestapo en 1943 puis déporté à Auschwitz et à Buchenwald. Un « *chapeau* » en italique présente l'auteur, alors âgé de 59 ans, tout juste revenu des camps : « *La misère physiologique qui a fait d'un homme puissant à la forte stature un ascète aux traits ravinés, à la démarche d'un convalescent, n'a en rien altéré sa vigueur morale. Longuement, avec un sang-froid incroyable, sans passion et sans haine, avec seulement parfois dans les yeux une lueur, dans le visage une crispation, il nous a parlé. Il disait, le plus simplement du monde, les mots les plus terribles.* »

PUIS VIENNENT LES MOTS DE RÉMY ROURE : « LES FLAMMES DE L'ENFER ! C'EST À LA LETTRE QU'IL CONVIENT DE PRENDRE CETTE EXPRESSION. »

Puis viennent les mots de Rémy Roure : « *Les flammes de l'enfer ! C'est à la lettre qu'il convient de prendre cette expression. L'un de mes camarades, après avoir passé comme nombre d'entre nous par les camps d'Auschwitz-Birkenau, bien pires que Buchenwald, me disait en souriant : "En somme, un camp de concentration en*

Allemagne est un endroit où l'on entre par la porte et d'où l'on sort par la cheminée." C'était le mot de la situation. »

Dans le chapeau introductif, *Le Monde* précise que Rémy Roure « a volontairement écarté tout ce qu'on ne peut pas dire, par égard pour l'angoisse des proches de ceux qui ne sont pas encore libérés, par respect pour la douleur des familles de ceux qui ne reviendront pas ».

De telles précautions ne sont pas l'apanage du *Monde*. Trois jours plus tôt, dans *Le Figaro* du 18 avril, Pierre Brisson, le directeur, introduit l'article de son envoyé spécial en Allemagne par les mots suivants : « *J'ai hésité à mettre sous les yeux des lecteurs ce récit hallucinant. (...) Je n'ignore pas, les éprouvant moi-même, la répugnance et les angoisses que la description de pareils spectacles peut inspirer. Mais je crois qu'il est de notre devoir d'enregistrer ces faits, d'en fixer l'image, et de le faire au moment où l'imminence de la victoire prépare, dans un monde épuisé d'horreur, les voies de l'oubli.* »

Informé, oui, mais jusqu'à quel point ? En ce printemps 1945, la question agite les rédactions. L'historien Christian Delporte, dans un ouvrage intitulé *Les Médias et la Libération en Europe* (L'Harmattan, 2006), résume ainsi le débat : « *Faut-il ou non publier ? Ne risque-t-on pas, comme le disent les autorités, d'affoler la population sur le sort de parents ou d'amis déportés ? (...) A l'inverse, ne risque-t-on pas de se heurter à l'incrédulité collective des lecteurs ?* »

**SON REPORTAGE TERMINÉ,
EDWARD MURROW S'ADRESSE
AUX AUDITEURS DE CBS : « JE
VOUS SUPPLIE DE CROIRE CE QUE
J'AI DIT SUR BUCHENWALD »**

En réalité, le débat n'est pas propre à la France, comme le rappelle Ophir Lévy dans sa thèse de doctorat, *Les Images clandestines*, soutenue en 2013. Aux Etats-Unis, les médias ont également conscience de pouvoir heurter les sensibilités en imposant cette « *terreur du jamais-vu* » dont parle l'historienne Sylvie Lindeperg.

Le 15 avril 1945, le journaliste vedette de la radio CBS, Edward Murrow, prévient ses auditeurs : « *Si vous êtes à table ou si vous n'avez pas envie d'écouter ce que les Allemands ont fait, vous pouvez éteindre la radio, car je vais vous parler de Buchenwald.* » Murrow enchaîne sur le récit de sa découverte de Buchenwald. Il évoque « *la puanteur infernale* ». Et conclut : « *Je vous supplie de croire ce que j'ai dit sur Buchenwald.* »

Aux mots s'ajoutent bientôt les images. Le 22 avril, le quotidien *Libération* publie deux photos de déportés, avec cet avertissement : « *Les victimes des camps de déportation exigent de nous que le monde entier connaisse leur martyre et ne puisse en discuter la vérité. (...) La publication de ces photographies est un hommage nécessaire et respectueux rendu aux victimes des bagnes allemands.* » Parfois, faute de documents adéquats, la presse s'accorde quelque liberté « *pour la bonne cause* », souligne Christian Delporte. Dans *L'Humanité* du 24 avril 1945, c'est ainsi « *une photo de charnier prise à Ohrdruf qui illustre un témoignage sur Birkenau* »,

remarque l'historien.

Les jours passant, les préventions finissent par tomber. « *A quoi bon cacher une vérité que [les familles] apprendront un jour ou l'autre ?* », s'interroge *Témoignage chrétien* le 11 mai 1945. Dans les semaines qui suivent, les « illustrés » publient des numéros spéciaux. C'est le cas de *Point de vue*, d'*Objectif* ou du *Magazine de France*, qui publie en « une », sous le titre « Les crimes nazis », une photographie d'Eric Schwab montrant un déporté de Buchenwald dont le portrait en gros plan laisse apparaître le visage d'un autre monde. Un « *dysentérique mourant* », dit la légende.

En cette fin de printemps 1945, la presse n'est pas le seul lieu où se dit l'horreur de la déportation. Au même moment s'ouvre au Grand Palais, à Paris, une exposition intitulée « Crimes hitlériens ». Interdite au moins de 16 ans, elle accueillera au total près de 500 000 visiteurs. Dans *Le Monde* du 11 juin, Maurice Chérié en fait le compte rendu. « *Ce qui frappe le visiteur, c'est l'inimaginable barbarie des moyens employés par les hitlériens (...). Dans une salle, deux immenses photographies, agrandies d'après un document prêté par l'ambassade d'Angleterre, montrent le charnier de Belsen. D'autres vues rappellent les nombreux camps de la mort : Maideneck, Buchenwald, Nordhausen, Mittelgladbach (...). C'est un de ceux-là, celui de Struthof, dont les chambres de torture sont reconstituées avec les pièces-témoins prises sur les lieux mêmes. Un diorama montre successivement un wagon (40 hommes, 8 chevaux) où étaient entassés, encore vivants, ceux que l'on envoyait à l'incinération ; la salle de bains avec ses deux baignoires pour l'eau glacée et l'eau bouillante dans lesquelles les déportés étaient successivement plongés ; le monte-charge amenant les cadavres au four crématoire, lui-même reconstruit à l'échelle exacte.* »

L'été 1945 passé, le silence retombe. « *La vie reprend son cours, explique l'historien Tal Bruttman. Pour les Français, la guerre est en fait terminée depuis fin 1944. La population est passée à autre chose, la France est entrée dans une autre histoire, la guerre froide se prépare. C'est aussi ce qui occupe les médias.* » Le 22 septembre 1945, c'est par une simple dépêche que *Le Monde* apprend à ses lecteurs la découverte « *dans les environs de Veliena-Gora de 65 fosses communes, contenant les ossements de déportés politiques français et polonais qui avaient été assassinés par les Allemands lors de l'évacuation du camp d'Auschwitz* ».

**CE SILENCE SUR LA SPÉCIFICITÉ
DU GÉNOCIDE DES JUIFS
S'EXPLIQUE ESSENTIELLEMENT
PAR L'ABSENCE DE SURVIVANTS**

Une semaine plus tard, le 29, toujours dans *Le Monde*, c'est une phrase au détour d'un article sur « la situation des juifs dans la Pologne nouvelle » qui évoque un génocide dont ni les médias ni la presse n'ont encore pris la mesure : « *Les Allemands ont massacré 3500000 juifs en Pologne, alors*

qu'il y en avait 3 500 000 avant la guerre.» Simple déclaration d'un certain « M. Mirski, rédacteur d'un hebdomadaire de langue juive ». Ce silence sur la spécificité du génocide des juifs s'explique essentiellement par l'absence de survivants. Comme l'explique Tal Bruttman, « ceux qui ont été tués ne peuvent pas témoigner ». En effet, sur les 75 000 juifs déportés de France, seuls 2 500 reviendront. Par ailleurs, l'historien souligne qu'en 1945 « il y avait encore des effets de brouillage. On avait l'impression que tous les déportés étaient voués au même sort. Or, à Auschwitz, il y avait d'un côté un camp de concentration, et de l'autre un camp de mise à mort, destiné à l'assassinat spécifique des juifs, ce que l'opinion percevait mal à l'époque ».

Alors que l'histoire des camps entre peu à peu dans « la clandestinité de la mémoire » évoquée en 1956 par l'auteur de *Nuit et Brouillard*, Jean Cayrol, des rescapés commencent à s'inquiéter de la volonté de leurs contemporains de tourner la page, phénomène mis en lumière par Annette Wieviorka. Une crainte exprimée par Rémy Roure dans *Le Monde* du 17 janvier 1946, dans un article intitulé « Les croquis de la mort noire » : « *Croyez-vous que nous puissions considérer ces choses comme de "vieilles histoires", comme des spectacles "inutilement pénibles" ? Ou bien qu'à défaut du pardon il faille laisser venir l'oubli ? Nous serions tombés bien bas s'il devait en être ainsi.* »

Amos Reichman

Journaliste au Monde



[\(/journaliste/thomas-wieder/\)](#) **Thomas Wieder** [\(/journaliste/thomas-wieder/\)](#)

Suivre

Rédacteur en chef - chef du service France